

An International Economy (Problems and prospects), par Gunnar Myrdal. Un vol., 6¼ po. x 9¼, relié, 380 pages. — Harper & Brothers, New-York, 1956

Antoine-Élie Immarigeon

Volume 34, numéro 2, juillet–septembre 1958

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000173ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000173ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Immarigeon, A.-É. (1958). Compte rendu de [*An International Economy (Problems and prospects)*], par Gunnar Myrdal. Un vol., 6¼ po. x 9¼, relié, 380 pages. — Harper & Brothers, New-York, 1956]. *L'Actualité économique*, 34(2), 318–321. <https://doi.org/10.7202/1000173ar>

Les Livres

An International Economy (Problems and prospects), par GUNNAR MYRDAL. Un vol., 6¼ po. × 9¼, relié, 380 pages. — HARPER & BROTHERS, New-York, 1956.

Gunnar Myrdal, économiste de renommée universelle, traite dans ce volume de l'intégration économique à l'échelle mondiale.

Qu'entend-on par intégration économique? S'il n'est pas exact de dire que toutes les sciences ne sont qu'une langue bien faite, encore faut-il en fixer la terminologie, et cela a d'autant plus d'importance dans les sciences sociales qu'il s'agit de traduire par des mots des idées, qui sont elles-mêmes la représentation des réalités.

L'intégration, c'est la transposition dans le domaine économique des vieux idéaux de l'Occident, de liberté et d'égalité, et la poursuite, par des moyens appropriés, de ces idéaux. Ceci dit, l'auteur circonscrit le débat au monde qu'on est convenu d'appeler le monde libre, sans exclure pour autant de son développement les diverses et inéluctables incidences de l'activité de cette entité politique et humaine: le monde soviétique. C'est l'objet du chapitre X sur les conséquences de la guerre froide.

L'intégration économique est un bien; sa poursuite est donc désirable (page 12). Sa perfection ira de pair avec l'épanouissement du sentiment démocratique: deux postulats qui expriment la pensée philosophique de Myrdal (page 15). Poursuite et réalisation d'un idéal, l'intégration économique n'en est pas moins déjà une force vivante de notre société toujours plus universelle. L'élément essentiel de cet idéal, tel du moins que nous l'entendons dans les relations sociales à l'intérieur d'un même pays, c'est cette progressive disparition des entraves qui empêchent l'individu de choisir librement son genre de travail et ses conditions de vie. Une économie n'est intégrée que si toutes les voies sont ouvertes à tous et que la rémunération des services y est égale pour tous, exclusive de toute considération de race, de classe ou de milieu.

Mue par cette solidarité entre membres d'un même pays, parlant la même langue, cette intégration s'est d'abord manifestée dans le cadre étroit de la nation. Ainsi tous les pays de la vieille Europe, qui avaient connu une tradition d'indépendance politique, comme aussi bien les États-Unis, le Canada, l'Australie, qui sont des démocraties stables, connaissent-ils l'intégration économique.

Mais cette intégration doit déborder le cadre national. L'intégration économique internationale doit donc s'entendre comme étant la réalisation du même idéal «d'égalité des chances» dans les relations entre les peuples des différentes nations.

La désintégration du monde d'aujourd'hui est-elle plus prononcée que celle du monde de 1913? Sans aucun doute. En réalité, si le monde économique d'avant la première guerre mondiale paraissait plus intégré, encore faut-il souligner qu'il ne s'agissait que d'un monde restreint, groupant l'Europe occidentale, les États-Unis et les deux Dominions du monde austral, ne tenant aucun compte des peuples de couleur, des possessions coloniales et des nations moins évoluées en général. Certes, les courants d'émigration ou d'immigration n'étaient nullement contrariés; la main-d'œuvre, par son extrême mobilité, contribuait à l'équilibre de l'édifice. La liberté de mouvement des capitaux ajoutait à l'harmonie d'une économie en expansion, soumise au *gold standard*. Le commerce reflétait une saine «division du travail» à l'échelle mondiale. Cependant le monde de 1913 était comme Athènes au temps de Périclès, en bien des points, un modèle de civilisation, avec cette réserve que la plus grande partie de l'humanité n'en connaissait pas les bienfaits.

Or, un fait social majeur, né de la deuxième guerre mondiale, est venu troubler cette harmonie — plus apparente que réelle d'ailleurs —: c'est l'apparition sur la scène mondiale des pays sous-développés et la manifestation corrélative de leurs aspirations. Leur soif d'indépendance politique, leur avidité de mieux-être économique et social n'ont fait qu'accentuer le conflit entre l'intégration à l'échelon national et l'intégration économique internationale.

Après avoir effectivement souligné ce dimorphisme de l'intégration, les succès de l'une semblant exclusifs des progrès de l'autre, Myrdal n'en arrive pas moins à cette conclusion: un plus haut niveau économique sur le plan national ne peut être atteint que dans un monde parfaitement intégré (page 50). En l'absence d'un organisme supra-national pour la promouvoir, — organisme dont la réalisation paraît utopique à l'auteur, du moins dans l'immédiat (page 4) — l'intégration internationale résultera non d'une désarticulation des diverses économies nationales, pour en réduire les défenses et les privilèges, mais bien de leur juxtaposition et de leur coordination.

Avançant que le revenu mondial, par habitant, a diminué depuis 50 ans, la hausse de niveau de vie s'étant concentrée sur les pays industriels dont la population ne représente plus qu'une proportion moindre dans la population du globe, l'auteur relève que les contrées industrialisées deviennent de plus en plus prospères, alors que les nations sous-développées s'appauvrissent de plus en plus ou connaissent la stagnation.

Le renversement d'une telle tendance peut être utilement provoqué par le développement rapide de l'activité économique. Un tel développement implique donc l'industrialisation des pays sous-développés.

Cette industrialisation qui commande l'accession des pays sous-développés à une économie intégrée est soumise à de multiples facteurs. L'auteur les examine dans les chapitres XII et XIII dont les énoncés fournissent un cadre théorique au processus d'intégration.

Compte tenu de la prédominance de l'agriculture dans les économies des pays sous-développés, une réforme agraire devra figurer au premier plan des réformes de base. Elle entraînera une modification de la structure sociale, que d'autres mesures devront compléter et achever. La tâche à accomplir sera essentiellement œuvre de gouvernement, aux prises déjà avec les problèmes de la lutte contre l'analphabétisme, de la protection de la santé, de la formation des cadres. L'éducation politique d'une administration appelée au maniement toujours plus intense des fonds publics et à la conduite des affaires commerciales demeure évidemment subordonnée à la foi et au désintéressement des élites intellectuelles et des leaders politiques.

Cette phase préliminaire de l'intégration supposée atteinte, *quid* de sa consolidation par une politique commerciale appropriée? C'est l'objet du chapitre XIII dont le contenu est le plus révélateur de la pensée de Myrdal. Les rigueurs de la démonstration l'amèneront-elles à concevoir et à légitimer deux systèmes d'éthique internationale (page 288), l'un, fait essentiellement de droits, à l'usage des pays sous-développés, l'autre, tout de devoirs, à l'usage des pays évolués?

Le temps n'est plus où il suffisait de rechercher l'abaissement des barrières douanières et d'obtenir le bénéfice de la sacro-sainte clause de la nation la plus favorisée! Autant de réquisitoires contre les organisations d'après-guerre, telles le F.M.I. et le G.A.T.T. dont l'universalisme est hors de saison. Partant du principe que «l'égalité de traitement dans le commerce mondial n'est équitable qu'entre égaux» (page 291), l'auteur au surplus en communion d'idées avec Prebisch semble-t-il, a le souci de voir les pays sous-développés améliorer leur pouvoir de compétition (*bargaining power*). Aussi recommande-t-il le protectionnisme. Il est évidemment de leur intérêt d'y recourir. Les importations, éventuellement assujéties à des tarifs, voire à des contingentements, comprendront surtout des biens d'équipement; en pourront être bannis tels articles dont le commerce pourrait fâcheusement évoquer ou perpétuer «une économie dominante». Des produits manufacturés, provenant de l'industrialisation naissante, devront figurer aux exportations. De telles modalités de l'interventionnisme trouveront leur justification devant la nécessité pour les pays sous-développés d'équilibrer leur balance des échanges. Le protectionnisme, néanmoins, ne saurait convenir qu'aux seules économies des pays sous-développés. Corrélativement, l'auteur invite les États-Unis à libéraliser leur commerce (page 291), par solidarité internationale. Singulière solidarité, quand on sait que les États-Unis dépendent économiquement si peu du reste du monde, alors que le reste du monde dépend tellement d'eux! Il convie également les autres pays industriels à une toujours

plus large compréhension de la solidarité: à eux de fournir aux pays sous-développés leur aide administrative, financière et technique; qu'ils agissent, ce faisant, guidés par le seul souci de répartir toujours plus avant la richesse et le bien-être, sans rechercher pour eux-mêmes des avantages économiques, stratégiques ou politiques. Que nous sommes loin de notre vieux modèle théorique de l'économie de marché et de son corrolaire concernant le commerce international!

De bons esprits se sont interrogés sur les conséquences d'une telle politique. Quelles incidences aura-t-elle sur les mœurs, les traditions, le régime politique et social des pays sous-développés. Sommes-nous en train d'exporter une révolution?

L'intitulé du dernier chapitre de l'ouvrage, «Le monde à la dérive», reflète les conclusions profondément pessimistes de l'auteur. Comment ne pas craindre que le monde ne s'achemine vers l'appauvrissement de la majorité des nations, déjà misérables, devant l'enrichissement d'une minorité déjà nantie? Ce contraste — sorte de confirmation sur le plan international de la prédiction marxiste — ne nous conduirait-il pas vers quelque forme de «catastrophe politique»? Le monde prendra-t-il conscience à temps de cette corrélation tragique: couleur et pauvreté? N'est-ce point là cette «grave interrogation de l'Homme Blanc» dont parle Lord John Boyd?

Néanmoins, l'auteur, nourri de rationalisme, optimiste dès lors par tempérament, refuse de se laisser abattre. L'homme est à même de maîtriser ses émotions, d'augmenter son savoir, de se laisser guider par la raison, mettant toujours ainsi son comportement en harmonie avec les faits extérieurs, et réalisant de la sorte ses idéaux.

D'aucuns peuvent douter de la création de cette *civitas mundi* dont Salvador de Madariaga nous fournit par avance une image (page 321).

La tâche peut paraître ambitieuse, démesurée; l'issue, douteuse. Myrdal nous indique un chemin: il est certainement impossible de ne pas nous y engager.

Antoine-Élie Immarigeon

Marx et marxisme, par ANDRÉ PIETTRE. Un vol., 5½ po. × 7½, broché, 234 pages. — PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 1957.

Nous avons déjà écrit dans ces pages (janvier-mars 1957) que les deux essais sur le marxisme de Jean Marchal constituaient, pour un catholique désireux d'aborder la pensée de Marx dans un honnête effort de compréhension, une excellente œuvre d'introduction. Le présent ouvrage d'André Piettre, également écrit par un catholique, se présente comme l'ouvrage complémentaire à rechercher en vue d'une étude plus approfondie.

La différence entre les deux ouvrages en est d'ailleurs plus une de présentation que de pondération. En fait, le texte d'André Piettre n'est pas tellement plus long que celui de Jean Marchal, puisqu'il ne couvre en fait que 143 des 234 pages de l'ouvrage, le reste étant consacré à une série de textes caractéristiques de la pensée marxiste non seulement chez Marx, mais chez ses successeurs. Mais alors que Jean Marchal se propose simplement une démarche personnelle de compréhension, André Piettre vise à présenter une véritable étude systématique.